MELANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTERAIRES.

Vol. XII. Montreal, Mardi, 16 Janvier 1849. No. 36.

MISSION DE LA BAIE D'HUDSON.

Lettre du R. P. Laverlochère à Mgr. l'évêque de Bytown.

(Suite.)

Tous les Indiens, de quelque tribu qu'ils soient, sont [illegible] et leur premier aspect dénote la plus profonde misère. Leurs terres de chasse sont encore, il est vrai, assez bien pourvues d'animaux dont la précieuse fourrure fait la richesse de la compagnie anglaise ; mais autant la peau en est estimée autant la chair en est dégoûtante. Les ours noirs, gris, et blancs, les lièvres et les castors sont à peu près les seuls, parmi les mammifères, dont la chair puisse être mangée. Tous les autres, tels que loup, renard noir ou fauve, martre, loutre, angora, fouine des bois, etc., ne peuvent servir d'aliment que dans une disette extrême. Les bison, les rennes, les cariboux, si communs dans les prairies du nord-ouest, sont inconnus dans ces parages. Si les Sauvages sont éloignés de l'un des forts de l'Hon. Cie. de la Baie d'Hudson, ils sont quelquefois réduits à une telle détresse, qu'ils se dévorent entr'eux. Il y en a même qui vont jusqu'à se repaître des cadavres de leurs propres enfans !....

On m'a relaté, à ce propos, des faits dont je ne puis sans frémir me retracer le souvenir ; j'ai eu même une fois l'occasion de voir le triste héros de la scène que je vais décrire. C'était un Sauvage qui vient faire la traite de ses pelleteries au fort d'Albany, mais dont les terres de chasse sont à une distance de plus de deux cents milles. 200 milles dans ces affreux pays, où le froid est si vif que le mercure gèle dans le thermomètre, et quand depuis plusieurs jours on n'a rien à manger, est une distance effrayante. Il y avait déjà une semaine que cet infortuné, après avoir couru toute la journée sans rencontrer de bêtes fauves, rentrait le soir dans sa triste cabane, accablé de faim et de fatigue. Là une femme et deux enfans l'attendaient, en proie à une faim non moins cruelle que la sienne. Un soir il rentra, le désespoir dans l'âme, et saisissant son casse-tête, il assomma ses deux enfants. N'ayant pu donner de la nourriture à ceux à qui il avait donné la vie, il la leur reprit pour soutenir la sienne ! Son infortunée compagne prit part à l'horrible festin. Ils dévorèrent de concert, les membres encore palpitants de leurs propres enfants !.... Plusieurs jours s'étaient déjà écoulés depuis, la saison était toujours mauvaise, et la faim recommençait à faire sentir son cruel aiguillon. Pour la prévenir, les deux malheureux époux se mettent en route pour se rendre au fort. Après six journées de marche pénible, la femme tombe malade de fatigue et d'inanition. Elle n'a pas encore rendu le dernier soupir que déjà son mari se dispose à s'en repaître !!! Quelques jours après, il arriva enfin au poste où il raconta lui-même ce que je viens de rapporter. Ce trait, au reste, n'est malheureusement pas unique dans ces pays désolés. Il se renouvellerait presque chaque jour sans la générosité de l'Honorable Compagnie, qui ne leur a jamais rien refusé, à ma connaissance, de ce dont ils peuvent avoir besoin. Voilà donc l'état de la *Belle Nature*, tant prônée par nos philosophes. Il donne lieu à des scènes dont les bêtes féroces auraient horreur ! En parcourant les forêts du nord de l'Amérique, j'ai désiré quelquefois que le trop fameux J. J. Rousseau eût été condamné à passer quelques hivers au milieu de ces tribus infidèles. Il aurait probablement modifié son *contract-social*. Je dis parmi les *infidèles*, car il n'en est pas de même de ceux qui ont été régénérés. Mes chers néophytes d'Abbitibbi ont reculé d'horreur, lorsque je leur ai raconté, à mon retour parmi eux, l'horrible trait que je viens de citer, touchant leurs frères de la Baie : " Oh ! nous aimerions mille fois mieux mourir de faim, me disaient-ils avec un sentiment d'indignation, plutôt que de faire de pareilles choses ! " Ils oubliaient, sans doute, ces chers Sauvages, que plusieurs d'entre eux étaient naguère aussi féroces, ainsi que l'attestent mes rapports précédents !...

Je trouvai peu de Sauvages d'Albany réunis dans le fort lors de mon arrivée, mais ils vinrent bientôt en grand nombre et au bout de 3 jours, il y eut plus de 30 familles. Je m'apperçus bientôt que les préventions, qui existaient contre nous au fort Moose, étaient les mêmes ici. C'était en vain que je faisais le tour des cabanes, une clochette à la main, personne ne venait m'entendre. Cela m'affligea sans me surprendre, car je savais qu'on leur avait fait de nous et de notre Sainte Religion la plus effrayante peinture. Je ne repèterai pas ici, Mgr., les calomnies basses et absurdes, que le ministre wesleyen avait débitées sur notre compte. Les Hon. MM. de la Compagnie en étaient quelquefois indignés. Il n'était donc pas surprenant que les indigènes ne nous envisageassent qu'avec méfiance, je dirai même avec effroi. Mais j'étais venu de trop loin, je m'étais volontairement exposé à trop de périls afin de leur procurer les bienfaits de la Foi, pour que je demeurasse maintenant spectateur oisif de leur état. Je fis donc les visiter chacun dans leur cabane, les saluant amicalement ; je m'assayais au milieu d'eux sans cérémonies, embrassant, caressant les enfants, fumant le calumet avec les chasseurs, m'informant de la santé de tous ; je priais les vieillards de me raconter quelques-unes de leurs histoires et de leurs aventures des forêts ; leur promettant de leur en raconter à mon tour qui pourraient les intéresser. Je leur dis enfin qu'étant envoyé par le Grand-Esprit pour leur enseigner le chemin de la vie, je n'avais rien de plus à cœur que de les voir heureux. Etonnés d'un procédé si nouveau pour eux, je les vis me fixer de la tête aux pieds, et se demander à eux-mêmes, si j'étais bien cette *Robe noire* dont on leur avait fait une peinture si effrayante. Rien n'est plus entêté que la prévention, elle ne se rend pas même à l'évidence ; car plusieurs d'entr'eux, tout en m'avouant qu'ils avaient beaucoup de plaisir de me voir et de m'entendre, furent cependant encore plusieurs jours avant d'oser venir à la cabane qui me servait de chapelle. Ma première visite à domicile avait produit un bien trop sensible, pour que je ne prisse pas la résolution de la continuer chaque jour, malgré la répugnance de la nature à la vue de tant d'objets repoussants. Jeunes lecteurs, si *jamais vous* êtes appelés à aller Evangéliser les Sauvages, ceux principalement qui ont déjà reçu la visite de ces ministres qui ne prêchent rien moins que la charité chrétienne, permettez-moi de vous dire que le meilleur et l'unique moyen de les gagner à J. C., c'est de gagner d'abord leur confiance, mais pour cela il faut vous identifier avec eux, vous faire, pour ainsi dire, Sauvage, avec eux, pour en faire des hommes d'abord et des chrétiens ensuite..... Bientôt j'eus la satisfaction d'en voir un bon nombre s'empresser de venir à la chapelle, au premier son de la clochette. Les premiers jours ils ne voulaient pas laisser baptiser leurs enfants nouveaux-nés, mais après quelques intructions, non seulement ils me les apportèrent avec empressement, mais plusieurs d'entr'eux, baptisés par un méthodiste quelques années auparavant, me demandèrent le baptême de la *Robe-noire*. Leur ayant répondu que pour embrasser notre sainte foi, il fallait bien connaître les obligâtions qu'elle impose, et que quoique je fusse venu de bien loin pour eux, je ne baptiserais jamais personne qu'il ne fût instruit et ne désirât ardemment d'embrasser notre religion. Cette réponse ne faisait qu'augmenter leur désir de la connaître. Chaque explication que je leur donnais, à l'aide d'une échelle-catholique, ou tableau synoptique de l'Ancien et du Nouveau Testament, en signes hiérogryphiques, excitait leur admiration. Rien n'était plus touchant que de voir l'attention qu'ils donnaient aux instructions qui duraient plusieurs heures, au milieu d'une nuée de moucherons cruels, et quand j'avais terminé je les voyais quitter à regret le lieu de réunion, et se dire les uns aux autres : " Ot chita tala pwe sa milo à chin naspit ; assurément cela est beau."

Parmi ceux que la grâce a touché d'une manière aussi prompte qu'efficace, était un jeune polygame. Son frère, ses amis et surtout sa nièce, dont je rapporterai plus tard les vertus morales, avaient fait tous leurs efforts pour l'engager à ne garder qu'une femme, sans pouvoir y réussir. La polygamie est généralement regardée comme une flétrissure parmi ces peuplades Sauvages, et ceux qui s'y adonnent tombent dans le mépris. J'en ai vu plusieurs gémir sur l'état d'avilissement dans lequel ils sont aux yeux de leurs frères, mais la grâce seule a pu leur faire briser leurs liens. Il y avait deux jours que j'étais au fort d'Albany, quand celui-ci y arriva avec ses deux femmes et un bon nombre d'enfans, dont quatre en bas âge. Dès qu'il apprit que j'étais dans ce lieu, il en fut effrayé, voulut repartir, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que sa mère parvint à le retenir ; mais il évitait ma présence, et quand je fus pour le visiter dans sa cabane, il s'était caché. On me fit connaître le lieu de sa retraite, je fus l'y trouver, et comme j'avais bien plus à cœur le baptême de ses petits enfans que son divorse, je l'abordai d'une air affable, lui parlant avec bonté, lui faisant comprendre du mieux qu'il me fut possible l'importance du baptême, sans lui dire un mot contre la polygamie. A mon approche, il tremblait de tous ses membres, mais il m'écouta bientôt avec attention, et le même jour il m'apporta tous ses enfans pour que je les baptisasse, me demandant d'une manière touchante que je lui accordasse la même faveur. C'était là que je l'attendais. " Tu ne pourras pas être baptisé, lui dis-je, tant que tu auras deux femmes. Le Grand-Esprit ne le veut pas, et si tu n'en renvoies pas une, au lieu de te placer dans sa grande lumière pour y être heureux avec lui, il te mettra au contraire dans une prison de feu avec le mauvais esprit, quand tu auras cessé de vivre." Ces paroles, Mgr., que je rends mot à mot pour donner à Votre Grandeur une idée de la naïveté de notre langue indienne, firent sur l'âme de ce bon Sauvage tout l'effet que je pouvais en attendre. La tête appuyée sur sa poitrine, il ne répondit pas un mot et fut plongé dans une rêverie profonde durant quelques minutes ; puis se levant tout à coup, il me dit : " Père, je vois que ce que tu me prescris est juste ; puisque le Grand-Esprit n'a donné qu'une femme au premier homme, je ne dois pas en garder deux. La quelle veux-tu que j'envoie ? " Tu dois garder la première, lui dis-je ; mais les enfans de la seconde étant les tiens, il faut que tu les élèves et que tu prennes soin de leur mère comme de ta propre sœur, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un mari. —Merci, me dit-il, et il sortit aussitôt pour aller annoncer à la plus jeune de ses femmes que désormais il ne la regarderait plus que comme sa sœur, et qu'elle eut à se retirer chez sa mère. A une déclaration aussi subite, la jeune femme ne répondit pas un mot. Est-ce surprise ? Est-ce indifférence ? Je ne sais : tout ce que je puis dire, c'est qu'étant allé la trouver moi-même un moment après, et lui ayant parlé du bonheur qui attend les bons chrétiens dans le ciel, elle me répondit : " Sois bien sûr, mon père, que désormais je n'habiterai plus avec lui. Je lui disais quelques fois que ce n'était pas bien que nous fussions ensemble, puisque ma sœur était déjà sa femme." Dès ce moment je ne les vis plus ensemble, si ce n'est à la chapelle, où ils rivalisaient de zèle et d'attention pour se faire instruire. Je crus néanmoins que la prudence exigeait que je les misse à l'épreuve, jusqu'à l'année prochaine. Tous les parents du jeune polygame ressentirent une grande joie de sa généreuse démarche, mais nul ne la manifesta aussi vivement que sa nièce. Elle ne savait comment me témoigner sa reconnaissance. Cette femme était une de ces âmes d'élites que le Seigneur se réserve en tous lieux, aux quelles il accorde un esprit droit et un cœur capable des plus généreux sentimens, qui ont le vice en horreur et à qui la vertu semble naturelle. Il y a quatre ans qu'elle vit un ministre, qui lui dit que pour être heureuse après sa mort elle devait recevoir le baptême. Il n'en fallut pas d'avantage pour animer cette ame ardente du désir brûlant de le recevoir. Elle fut baptisée, mais sans aucune notion préalable sur les mystères de la foi. Son âme était trop droite pour ne pas s'apercevoir bientôt de ce qu'un pareil baptême avait de défectueux. Ses lumières naturelles lui disaient sans cesse qu'il ne suffit pas de s'appeler Sarah ou Rachel, et d'avoir reçu quelques gouttes d'eau sur la tête, pour être assuré d'aller au ciel ; que la religion du Grand-Esprit devait avoir quelque chose de plus que cela. (C'est elle-même qui me l'a avoué). Sur ces entrefaites, elle fit rencontre d'une dame née et élevée dans la religion protestante, mais catholique depuis peu, très-instruite et d'une éminente piété. Lui ayant fait part de ses doutes et de ses craintes, la pieuse dame lui donna des leçons sur le dogme, la morale et même sur la discipline catholique. Elle lui parla au long du sacrement de pénitence, des consolations ineffables que l'on y goutte. Elle lui parla aussi de l'abstinence que les catholiques observent le vendredi, en l'honneur de la passion du Sauveur. Depuis lors cette admirable sauvagesse ne voulut jamais faire gras le vendredi, excepté dans une nécessité extrême. Les autres m'ont avoué l'avoir vue bien des fois, demeurer à jeun le vendredi jusqu'au soir, dans l'espérance de prendre quelques poissons. Elle soupirait sans cesse après l'arrivée d'un prêtre. Dès qu'elle me vit, elle courut chez sa pieuse institutrice pour lui demander, si je n'étais pas cette *Robe-noire* dont elle lui avait si souvent parlé ? Sur sa réponse affirmative, elle lui dit : " Ah ! s'il voulait me confesser, que je serais contente ! Il me semble qu'il n'y a rien de plus doux pour l'âme que de dire ses fautes à l'envoyé du Grand-Esprit.—Va le trouver, lui répondit la dame, expose lui tes désirs, et fais ce qu'il te dira." Elle se dirigea aussitôt vers ma tente. L'émotion qu'elle éprouvait répandit sur sa figure une sueur glacée. Ses jambes refusèrent de la soutenir. Elle tomba à genoux à l'entrée de ma tente, d'une voix tremblante, elle me dit ces mots : " Toi qui es la *Robe-noire* envoyé par le Grand-Esprit, écoute ce que je vais te dire. Il y a si longtemps que je désire de te voir, de t'ouvrir mon cœur pour te faire connaître tout ce que j'ai fait !"—Quelque désir que j'aie, de te confesser, lui dis-je, je ne puis le faire avant que tu ne sois instruite, baptisée, et que tu ne croies que notre Religion est la seule véritable—Oh ! je crois fermement, me dit-elle avec un sentiment de conviction profonde, et je n'en veux jamais suivre d'autre ! " Une âme, ainsi disposée, n'exigeait pas une bien longue épreuve. Quelques jours avant mon départ, je lui administrai le baptême, sous condition. Elle fit sa profession de foi, d'un ton si pénétré, que les assistants en furent attendries. Elle fut, parmi les adultes, la seule que je jugeasse suffisamment instruite, et digne du baptême, quoiqu'il y en eût encore un assez bon nombre d'autres qui manifestassent le même désir. Mais dans la même circonstance, je conférai ce sacrement à seize enfans en bas âge. Qu'il était beau de voir cette pieuse néophyte, âgée de plus 60 de ans, environnée de cette troupe d'enfants, dont quelques uns étaient ses petits fils ! Il me semblait dans ce moment que leurs anges, du haut du ciel, souriaient à leur bonheur ! !—*A continuer.*

ROME SANS LE PAPE.

Rome a forcé le Pape à s'éloigner d'elle ; Rome, *calme et indifférente*, nous dit-on, prétend vivre et se gouverner sans le Pape. Rome y a-t-elle bien pensé ?

Rome, avec la Papauté, n'est, il est bien vrai, ni un grand centre politique, ni une grande cité industrielle, ni un grand entrepôt commercial. Mais Rome, avec la Papauté de moins, deviendra-t-elle pour cela une cité politique, commerçante ou manufacturière ?

Rome, avec la Papauté, c'était cette cité unique au monde, grande sans puissance politique, brillante sans richesse, pleine d'une véritable vie au milieu d'un ineffable repos. Rome, c'était cette cité qui, de toutes les extrémités de l'Europe, ralliait à elle tout ce qui est grand et tout ce qui est digne ; artistes, savants, évêques, pèlerins, rois, voyageurs de tout ordre, de toute condition, de toute nation, je puis même ajouter, de toute foi.

Que sera Rome sans la Papauté ? Une ville effacée du nombre des capitales européennes, la quatrième ou cinquième ville tout au plus de l'Italie révolutionnaire, moins grande que Naples, moins ornée que Florence, moins curieuse que Vénise. Elle sera le chef-lieu du quatrième ou cinquième Etat d'une fédération italienne (si toutefois il y a jamais au monde une fédération italienne), le séjour de quelque grand duc, s'il s'agit d'une fédération monarchique ; sinon la capitale de quelque république boiteuse et mal conformée, d'autant plus ridicule qu'elle s'appellera *République romaine*.

Les classiques de la Rome révolutionnaire, qui préfèrent sans doute de beaucoup leurs aïeux idolâtres à leurs aïeux chrétiens, devraient comprendre au moins qu'il n'y a parmi eux ni Césars ni Scipions, et quand ce ne serait qu'à défaut ils eussent bien fait de conserver des cardinaux.

Mais peu importe, le courant les entraîne. La Rome des Sterbini et des Mamiani croit fermement être la Rome des Fabricius et des Caton. Les prudents gardes civiques, qui, soigneusement cachés derrière les statues et les fontaines, se gardaient avec tant de précaution des coups de fusil que ne tiraient pas les Suisses du Quirinal, ces braves civiques s'imaginent être décidément les successeurs du peuple-roi.

La grandeur passée de Rome ne servira donc qu'à faire ressortir davantage la honte de son délaissement ; avec la honte et le ridicule, la misère viendra. On ne vit pas avec des consuls et des souvenirs ; et Rome vivait, dans le sens même le plus matériel du mot, de la Papauté, qui lui faisait l'honneur d'habiter au milieu d'elle. Les Papes n'ont pas une seule fois quitté Rome, que la ville ne se soit appauvrie, et que la population n'ait décru. Ces variations ont été étonnamment sensibles pendant le séjour des Papes à Avignon ; elles l'ont été même pendant l'absence de Pie VII, laquelle n'a pourtant duré que quatre ans. Lorsque après son long séjour en France, la Papauté retourna enfin dans la ville éternelle, elle retrouva la population diminuée de plus de moitié de ce qu'elle était sous Innocent III. Pendant cette époque douloureuse, que Rome appela la captivité de Babylone, nul monument nouveau ne l'avait embellie, et c'est par ce motif que l'architecture gothique, si florissante à cette époque, n'a laissé dans Rome aucune trace.

Lorsque, au départ de Pie VII, Rome devint simplement le chef-lieu du département du Tibre, la population s'abaissa graduellement, et en 1813 elle n'était plus que de 117,000. Le Pape revenu, elle remonta bientôt ; et sous Grégoire XVI elle était de 170,000 ; c'est-à-dire, en quelques années, une différence de plus de 50,000.

Mais il est vrai qu'on a aujourd'hui d'autres rêves : on prétend ressusciter non la République, mais l'Empire-romain. Rome ne serait plus la capitale de ce qu'on nomme aujourd'hui les Etats de l'Eglise ; elle serait la métropole d'un empire italien et d'une catholicité régénérée, dans lesquels M. le prince de Canino, pour le temporel, M. l'abbé Gioberti pour le spirituel, figureraient

Ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur ; dignes successeurs, l'un de Charlemagne, l'autre de saint Pierre ! Vains rêves ! Ridicules chimères dont je ne sais si Rome se berce, mais dont je sais l'Europe prête à se rire, —si toutefois il n'y a pas, là derrière, un empereur un peu plus sérieux que M. le prince de Canino, et une papauté plus menaçante encore que celle de M. l'abbé Gioberti ! " L'Europe, dans cinquante ans, sera cosaque ou républicaine, " disait Napoléon il y a quelques trente ans. Il me paraît difficile que l'Europe soit républicaine dans vingt ans d'ici ; quant à la menace des Cosaques, et quant au péril d'une papauté schismatique et impériale, comme catholique je suis tranquille ; Dieu préservera son Eglise ; mais préservera-t-il l'Europe ? Je l'ignore. Toutefois, à dire franchement ma pensée, je ne puis prévoir sans terreur son avenir, si l'Europe laissait déchoir au milieu d'elle, je ne dis pas cette souveraineté spirituelle qui ne saurait défaillir, mais cette souveraineté temporelle des Papes, si nécessaire à la liberté et à l'indépendance de l'Italie, et à la civilisation européenne tout entière !

NOUVELLES DIVERSES.

PIEMONT.—Le cabinet de Turin, pacifique et modéré vient de tomber devant une manifestation populaire, contre-coup des agitations de Florence et de l'assassinat de Rome. —Le ministère ayant donné sa démission, on dit que M. Lisio, ministre de la guerre, avait été chargé par le roi d'en constituer un nouveau, mais qu'il a décliné cette mission. Elle appartiendrait alors à l'abbé Gioberti.—La foule est allée faire une promenade sous les fenêtres de celui-ci, qui l'aurait renvoyée devant le palais du roi. Elle crait : *Vive le ministère démocratique ! Vive Gioberti !* Des journaux radicaux saluent déjà le philosophe *comme le président futur de la République.*—En temps ordidaire, un changement de ministère en Piémont ne fixerait pas longtemps l'attention publique en dehors de cet Etat. Dans la situation où est l'Italie, un ministère belliqueux à Turin peut amener de graves complications en Europe. L'Italie se croit-elle pourtant mieux en mesure de résister aux Autrichiens qu'elle ne l'était au mois de de juillet ? Des émeutes à Livoune à Florence, à Rome ; la révolution déchaînée en Toscane et dans les Etats de l'Eglise, l'anarchie dans ces deux pays, sont-ce là des points d'appui où des embarras pour le Piémont, sur lequel retomberait, plus que jamais, tout le poids de la guerre ?

AVIGNON.—Voici l'adresse pleine de respect et de dévouement que le conseil-général de Vaucluse, interprète des vœux et des sentiments de tout le département, avait rédigée lorsque le bruit se répandit que Pie IX était débarqué à Marseille :

" TRÈS-SAINT-PÈRE,

" Les membres du conseil général du département de Vaucluse, représentant le beau pays qui formait autrefois le Comtat d'Avignon, viennent, sous l'empire de circonstances qu'ils déplorent, déposer à vos pieds l'expression d'une respectueuse douleur.

" Désirant ardemment que Votre Sainteté choisisse, pour y passer ce temps d'épreuves, le sol hospitalier de France, ils la supplient de fixer sa résidence dans l'ancienne métropole de ses prédécesseurs.

" Votre âme si cruellement frappée y trouvera des cœurs reconnaissants pour les bienfaits dont la cause de la liberté est redevable à Votre Sainteté, et sympathiques aux tribulations dont il plaît à la Providence de vous affliger.

" Comme chrétiens et comme Français, ils joignent à ce vœu l'hommage de leur plus profonde vénération pour le Vicaire de Jesus-Christ et de leur inaltérable dévouement pour la personnes de Pie IX."

—

Naples, le 27 novembre.

" Quant à la résidence future de Sa Sainteté, voici ce qu'on dit et ce qu'on présume : Le Pape serait très-mal à Gaëte, et ne pourrait songer à y séjourner longtemps ; la ville de Bénévent, enclave pontificale dans le royaume de Naples, offrirait quelques avantages, entre autres celui d'être indépendant, chez soi, et plus convenablement sans doute que partout ailleurs ; mais cette résidence a aussi le grave inconvénient d'être mal installée matériellement et dans des conditions de séjour impossibles à admettre. Le couvent du Mont-Cassin, auquel l'on pourrait penser également, serait une sorte de désert inaccessible, et présenterait en outre le danger de ne pas mettre la personne du Pontife à l'abri d'un coup de main préparé sur la frontière romaine, qui est proche. Resterait donc, en dernière analyse, la résidence royale de Caserte, près de Naples, digne de recevoir le chef de la chrétienté, et située à une heure de distance de la ville, à laquelle elle est liée par un chemin de fer ; il y aurait encore là des objections à faire.

" L'arrivée du Saint-Père cause ici une joie inexprimable On porte aux nues M. de Spaur, M. d'Harcourt, M. Martinez de La Rosa, qui sont regardés comme ayant prêté un grand appui au Pape et comme ayant puissamment contribué à son évasion. Voici les détails qui ont été répandus sur cette évasion même ; chacun se les raconte dans les rues. J'ai soin, en vous les adressant, de les débarrasser de l'exagération dont nos imaginations italiennes savent empreindre tous les récits.

" Le Pape était depuis plusieurs jours en quelque sorte gardé à vue. M. de Spaur se présente au palais, exprime